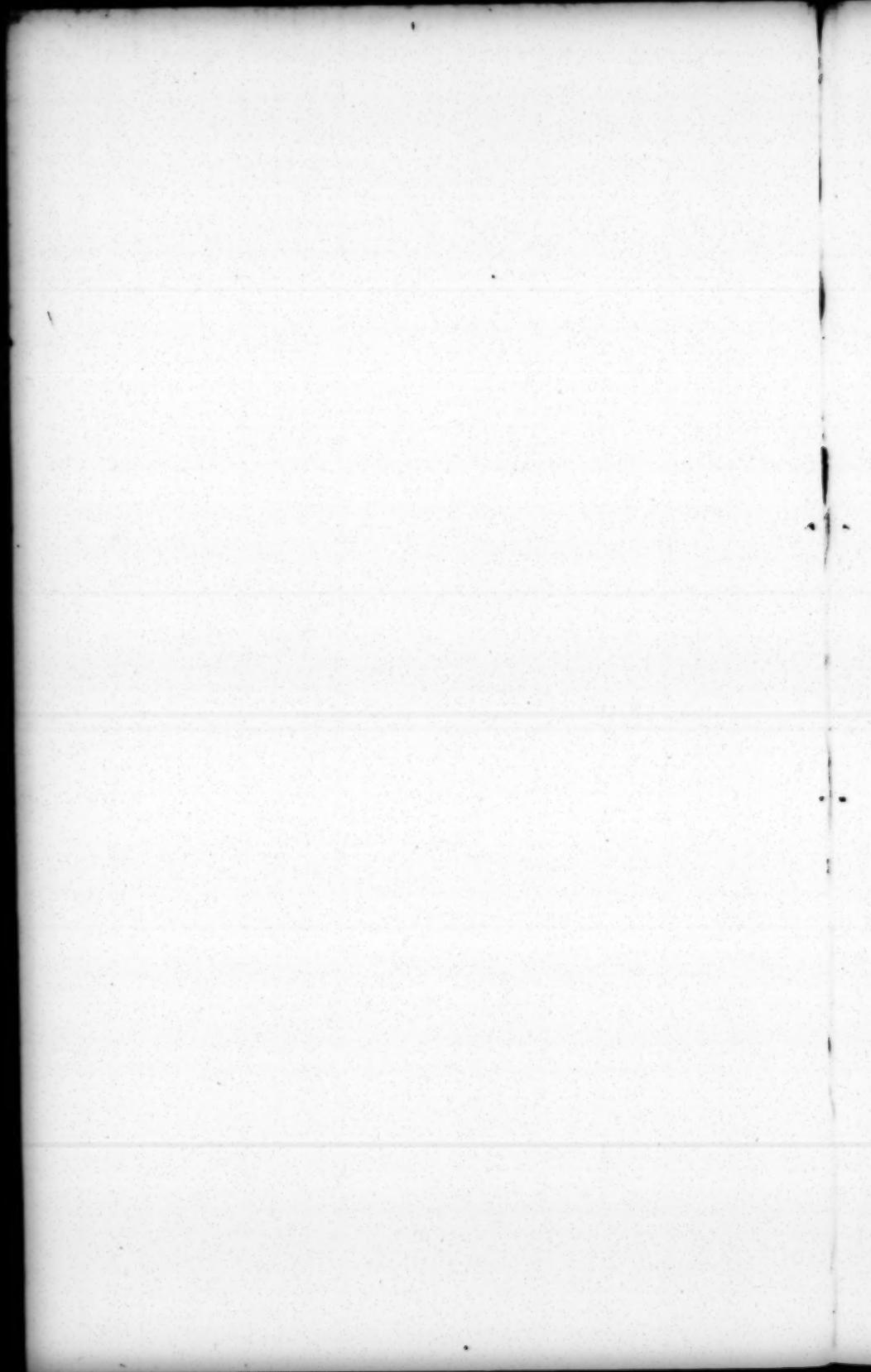
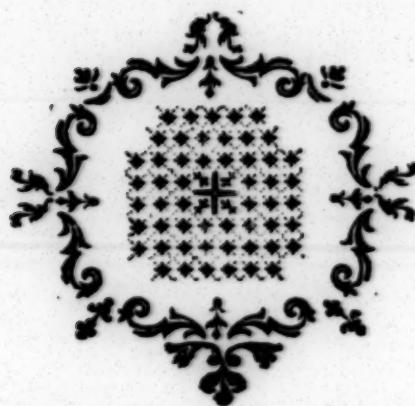


LE  
COMMERÇANT  
POLITIQUE.



LE  
COMMERCANT  
POLITIQUE.



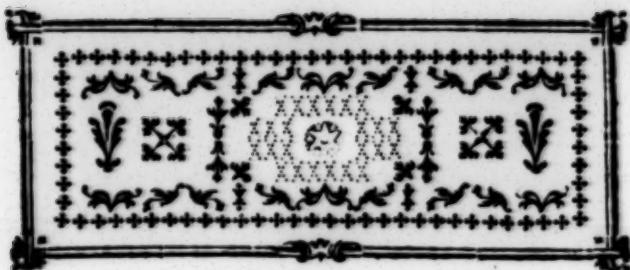
*A L O N D R E S ;*

Et se trouve à Paris, chez VENTE, Libraire,  
au bas de la Montagne Sainte-Genevieve.



M. D C C. L X V I I I.





## LE COMMERÇANT POLITIQUE.

---

La jaloufie , l'orgueil , l'intérêt , toutes les passions qui divisent les Particuliers entr'eux , agitent également les Sociétés. Les unes se préparent à l'attaque , les autres à la défense. Souvent une même émulation leur inspire à la fois le même dessein de s'abaiffer , & s'en-vahir réciproquement. Chaque parti s'étudie à revêtir ses pro-

A

## 2 LE COMMERÇANT

jets de l'apparence de juste , & à répandre l'envie sur ceux de son rival. Il cherche à gagner des Alliés , afin d'augmenter ses forces , ou d'arrêter l'accroissement de celles qu'il aura à combattre ; il les séduit , soit par des motifs de leur propre conservation , soit par l'espérance de partager avec eux les fruits de la victoire , ou par l'autorité que donne la réputation. On fait valoir la fidélité dans les engagemens , la confiance dans les adverfités , la modération dans les bons succès , le défintéresslement en faveur de l'union & de la cause commune , la sagesse de ses conseils , la force de ses armées

de terre & de mer , les opérations qu'elles peuvent entreprendre , l'abondance des ressources , en cas que la fortune se joue des entraves que la prévoyance humaine a voulu lui donner. On met en jeu en même-tems tout ce qui peut tendre à décrier le parti contraire , à ralentir l'activité de ceux qui lui sont affectionnés , à éloigner de lui , la confiance des indif- férens , ou à fomenter les animosités secrètes.

Le succès de ces moyens gé- néraux est souvent déterminé par une infinité de petites cau- ses particulières , quelquefois peu dignes d'être associées aux grands intérêts des Nations ;

A ij

#### 4 LE COMMERCANT

mais d'autant plus sûres , lors-  
qu'on fait les faire agir , qu'elles  
sont moins avouées , que leur  
influence n'a pas été prévue ,  
ou n'éclate que par des effets  
extraordinaires. Ainsi , les pas-  
sions , les foiblesses , les vertus ,  
l'esprit , les talens des Princes ,  
de leurs Ministres , de leurs  
agens subordonnés , & de tout  
ce qui les environne , entrent  
dans les combinaissons formées  
pour faire réussir avec succès  
les projets d'un Etat. L'art de  
placer le plan de ces entrepri-  
ses , de connoître , d'assembler  
les différens ressorts qu'il con-  
vient de mettre en action , pour  
tirer de chacun d'eux , l'action  
qui lui est propre : cet art est

compris sous la dénomination particulière de *politique*.

Cette science renferme deux parties : l'une , est la combinaison générale ; l'autre , l'exécution des détails. La première, infiniment supérieure à la seconde , par l'étendue & la profondeur des vues qu'elle suppose , caractérise proprement l'homme d'Etat. La seconde , dans laquelle on peut réussir , par des défauts même qui excluroient pour toujours de la première , mais qui peut aussi y conduire par degrés , constitue le Négociateur. Soit que l'on considere la politique dans ces deux parties , ou dans une seule séparément , il est évi-

## 6 LE COMMERCANT

dent, qu'indépendamment des talens naturels, auxquels rien ne peut suppléer, il est indispensable, avant d'entrer dans cette carrière, de se former par des études sérieuses & préliminaires, celle de l'histoire, celle des traités & des conventions qui lient les Etats entre eux : la connoissance générale de leurs prétentions & de leurs intérêts, relativement aux positions où ils se trouvent, semble être l'introduction naturelle à la science politique. On passe ensuite à des recherches plus particulières, sur la constitution des gouvernemens, sur les loix civiles & politiques qui y ont rapport, sur le génie des na-

tions gouvernées, sur l'intérêt qui lie ou désunit le peuple & le Souverain. La connoissance des langues, une grande habitude des hommes, paroissent pour l'ordinaire,achever de mettre un homme en état de prétendre aux emplois. Il s'en faut même beaucoup que tous se présentent aussi-bien préparés ; on ne manque point de gens qui croient qu'un grand nom tient lieu des connoissances acquises ; qui confondent la hauteur avec la dignité, l'inconstance avec la flexibilité du caractère, l'impuissance de se taire avec la facilité de parler, la ruse avec la dextérité, l'intrigue de la tracasserie avec

## 8 LE COMMERCANT

la combinaison & les ressources du génie. Ces personnes ont entendu dire que les graces de l'extérieur sont d'un avantage infini , & se persuadent avec confiance qu'elles suffisent ; c'est , comme si l'on faisoit confisiter l'éloquence dans le choix des termes , dans le nombre & l'harmonie des périodes. Dans l'un & l'autre cas , le prétendu talent dégénere en affectation ridicule , & devient l'indice le plus certain d'une incapacité absolue. Je ne m'arrête point à justifier à des hommes de ce caractère , le refus qu'ils doivent essuyer : il leur suffira de savoir qu'une des plus importantes parties

du ministere est le discernement dans le choix des sujets , & que les desseins les mieux conçus avortent honteusement dans les mains d'un agent médiocre. Mon dessein est de faire connoître à ceux qui se préparent par le travail & l'application à entrer dans la carriere de la politique , qu'ils ne peuvent négliger en sûreté , l'étude du Commerce & des Finances. Je montrerai ensuite de quelle étendue sont ces connoissances pour les hommes d'Etat. C'est une vérité commune que je me propose de traiter , je le fais ; mais elle se trouve du nombre de celles dont les hommes en général convien-

Av

## 10 LE COMMERÇANT

ment, & dont très-peu font usage. Il est utile d'en répéter les preuves, pour les arracher, s'il est possible, à leur inconséquence. Sans m'attacher à un choix d'idées neuves, je me contenterai de rassembler en abrégé les principes généraux sur lesquels doivent rouler les études dont j'ai à parler.

La force positive d'une Société consiste évidemment dans le nombre des hommes qui la composent, & dans la quantité des dépenses qu'elle est en état de faire, pour soutenir ses projets ou ses entreprises. La population ne suit pas toujours la proportion de l'étendue des terres occupées par une nation, ni

la fertilité de ses terres ; elle est souvent au-deffous , quelquefois au-dessus ; enfin elle est sujette à des révolutions.

Pour avoir une idée juste de cette partie des forces d'un pays , pour en rendre un compte exact , il ne suffit pas de savoir que telle quantité d'hommes l'habite ; il est nécessaire de connoître comment ces hommes sont occupés & retenus dans le pays , le genre de vie qu'ils menent , de remonter aux causes qui arrêtent l'accroissement de la population , ou qui la facilitent. Par ces examens , on parviendra même à prévoir les révolutions qui pourront survenir dans cette partie. Ces

A vj

## 12 LE COMMERÇANT

causes , les plus sûres , comme les plus naturelles , dépendent toujours de l'état du Commerce & des Finances. Un pays même fertile sera d'autant moins cultivé & peuplé , qu'il vendra moins de productions de ses terres aux étrangers : faute de travailler sans cesse à une surabondance , qui , par la disette de consommations extérieures , deviendroit onéreuse , l'abondance nécessaire au bonheur des habitans vient à cesser , les productions étrangères s'introduisent , la culture nationale se décourage , & dépérit au même instant. Le travail de l'industrie s'en ressent nécessairement , puisque la pauvreté du

Cultivateur & celle du propriétaire de terres leur interdisent les moyens de consommer le fruit du travail des artisans. Ces artisans s'expatrient, & leur fuite occasionne un vuide nouveau dans le produit de la culture nationale, & par conséquent dans la population. Il peut arriver que les hommes attachés à la terre n'abandonnent pas leur patrie ; mais la dépopulation ne laisse pas que de se préparer par la diminution du nombre des mariages & de leur fécondité, par l'abrégement que la misere apporte toujours dans la vie des hommes qu'elle perfécute.

L'administration dans un pays

## 14 LE COMMERÇANT

peut avoir des idées saines sur l'agriculture , & en faire un objet de commerce , sans que l'aisance du Cultivateur & la population se ressentent abondamment de ce principe utile. On en trouvera la cause la plus ordinaire dans la nature , ou la quantité des impôts qui se levent sur le peuple. Si l'industrie & le travail n'accroissent que les charges , sans augmenter les propriétés ; si les besoins publics absorbent la substance destinée aux nécessités particulières , il est impossible que les terres jouissent de leur plus grand produit , que les hommes soient heureux , & que leur propagation ne se ralenti-

tisse. Malgré ces désordres, la population d'une Société, sans être aussi nombreuse que l'étendue & la fertilité des terres sembleroient le permettre, pourroit se soutenir abondante, si son industrie fournissoit beaucoup d'ouvrage aux Etrangers. Alors la population des villes seroit proportionnellement plus forte que celle des campagnes ; un tableau de luxe & de faste succéderoit à un tableau de misere & d'accablement. Mais on en pourra conclure que le nombre des hommes vraiment propres aux armées de terre est diminué ; qu'une grande partie de sa population dépend uniquement de l'accroissement

16 LE COMMERCANT  
ou du déclin de l'industrie des  
peuples auxquels il vend ses  
ouvrages. Ce pays aura d'autant  
plus d'hommes qu'il s'at-  
tachera davantage à faire par  
lui-même toutes les naviga-  
tions , cabotages , pêches , ex-  
portations & importations . Son  
zèle ou son indifférence sur  
cet article seront la mesure de  
ses forces maritimes.

La population & la marine  
dépendent encore de l'étendue  
des colonies , de la nature du  
terrein , des productions , &  
sur-tout du progrès ou de la  
foibleffe de leur culture , des  
loix relatives à ces colonies ,  
soit , pour les tenir dans la dé-  
pendance de la métropole ,

pour tous les besoins auxquels celle-ci peut fournir, soit pour lui en conserver le commerce exclusif. Il est clair que si ces colonies fournisoient les mêmes denrées que la métropole, elles établiroient dans son commerce une concurrence fâcheuse, & que loin de procurer du travail à ses habitans, elle les détruiroit ; la population s'en ressentiroit. Si au contraire, ces colonies produisent les denrées qui sont refusées au sol de la métropole, chaque habitant des colonies donne à gagner à ceux du pays de la domination, pour se nourrir, se vêtir, transporter ses denrées, en faire le commerce in-

## 18 LE COMMERCANT

térieur & extérieur. La population de la métropole s'accroîtra donc , tant que celle des colonies aura des motifs pour s'étendre.

Nous ne cherchons ici qu'à établir ces conséquences qui résultent de ces suppositions , pour la population d'un pays que l'on examine , afin de ne point confondre les objets : par l'esprit général de ceux qui gouvernent , de leurs préjugés , de leurs maximes , on pourra prévoir le terme ou la durée de leur aveuglement , de la prospérité , ou du déperissement insensible de l'Etat.

Si un pays ne peut vendre au-dehors les productions de

ses terres & de son industrie, le degré de sa population dépendra de la bonté du terroir, de la médiocrité des impôts, de la facilité des communications intérieures, & de la force des loix prohibitives sur les denrées étrangères.

Il est certain que les hommes se fixent naturellement dans les lieux qui fournissent facilement à leurs besoins ; que plus les citoyens ont de commodités pour faire entr'eux des échanges, plus il y aura de consommations, de productions & de population. Mais, comme dans l'hypothèse actuelle, la masse de l'argent n'augmente point, l'impôt ne peut augmen-

20 LE COMMERCANT

ter , dès qu'une fois la circulation de l'argent & des denrées est parvenue à son plus haut degré d'activité , & cet impôt doit toujours être proportionné au profit que donne le travail. Si ces combinaisons sont perdues de vue , la population diminuera ; mais elle se conservera , si l'on ne s'en écarte point ; à moins que la consommation des denrées étrangères ne vînt à faire sortir de la circulation , une partie de l'argent qui s'y trouvoit. Dans ce cas il faudroit que les denrées , les salaires & les impôts baissent proportionnellement , ou bien les hommes qui manqueroient de subsistance , sortiroient.

Il est rare qu'un pays se suffise absolument à lui-même. Lorsqu'il peut fournir un échange exact pour compenser ses achats au-dehors, le degré de sa population dépend du nombre d'hommes qu'occupe le travail des productions échangées. S'il troque, par exemple, des vins contre des blés, il aura plus d'habitans que s'il eût fourni les blés; celui qui vend les productions de la terre mises en œuvre, contre les productions de la terre en nature, a encore plus d'avantage dans sa population, & cet avantage augmente proportionnellement, suivant que les ouvrages sont plus précieux.

## 22 LE COMMERÇANT

Il est facile de concevoir que de pareils examens guidés par de bons principes , dévoileront à celui qui les aura entrepris , une infinité d'idées & de détails qui lui auroient toujours échappé. Il saura , par exemple , jusqu'à quel point un pays peut faire usage de sa population pendant la guerre ; quelles forces il peut entretenir pendant la paix , sans altérer sa culture , son commerce intérieur & extérieur ; il parviendra à connoître la proportion que ce pays peut entretenir entre ses forces de terre & de mer , l'excès des unes & des autres , les causes d'inaction , de dépérissement ou d'augmen-

tation. Sans ces mêmes examens , il est impossible de s'en procurer des notions justes ; & celui à qui elles manquent , n'a pas rempli son objet.

Le petit nombre d'Etats , où la population excede la proportion de l'étendue & de la fertilité des terres , n'en peut être redévable qu'à une grande abondance d'ouvrages pour les étrangers , & presque toujours à une grande navigation. Ces pays subsistant naturellement aux dépens des peuples pour lesquels ils travaillent ou naviguent , se verroient réduits en un instant à leur proportion de population , ou de navigation qui lui appartient. Ces Etats

24 LE COMMERCANT

qui n'ont d'existence que par les arts & la paix, ont peu de forces nationales à faire agir dans la guerre; & comme elle est le tombeau de leur industrie, elle deviendra nécessairement, après quelques efforts, celui de l'Etat même.

Si la force d'une Société dépend principalement du nombre & du genre des hommes qui la composent, on ne peut disconvenir que ses richesses seules sont propres à mettre ses forces en action. La richesse du gouvernement est fondée sur la richesse nationale; c'est, pour ainsi dire, une soustraction faite au profit du Public, sur les propriétés de chaque citoyen; l'art d'opérer

d'opérer cette soustraction est appellé Finance.

Si la portion prélevée en faveur des besoins publics , sur les propriétés du citoyen , diminuoit la facilité de pourvoir à ses nécessités particulières , non-seulement il seroit très-malheureux , & la population diminueroit ; mais il seroit absolument impossible que les besoins publics fussent long-tems pourvus , ou d'en faire de nouveaux , sans recourir à des moyens violens , & toujours ruineux. Ainsi la force d'un Etat , relativement à ses finances , consiste à ne rien exiger des Particuliers , que sur le superflu dont ils jouissent ; &

B

## 26 LE COMMERCANT

plus il en restera aux particuliers , les besoins publics satisfaits , plus les Finances offriront de ressources , moins les evenemens extraordinaire affecteront la Société.

On doit compter , dans un Etat , sept classes d'hommes , relativement au produit des Finances. La premiere comprend ceux qui vivent du produit des emplois religieux , civils & militaires ; la seconde , ceux qui vivent du produit des terres ; la troisieme , ceux qui vivent du travail de la terre , pour la consommation intérieure ; la quatrieme , ceux qui vivent du travail de la terre qu'exige la consommation extérieure ; la

cinquième , ceux qui vivent de la consommation que font tous les habitans des productions de l'industrie ; la sixième , ceux qui vivent de la consommation que font les Etrangers des productions de cette même industrie ; la septième enfin , ceux qui vivent du prêt de leur argent.

Dans un pays qui n'a point de mines d'or & d'argent , & où manqueroit la quatrième & la sixième classe d'habitans que nous venons de distinguer , le produit des Finances seroit uniquement assis sur le produit du commerce intérieur ; c'est - à - dire , des échanges que les hommes font entr'eux. Le propriétaire des terres payera un salaire

B ij

## 28 LE COMMERCANT

à tous ceux dont il aura besoin pour les cultiver ; il en payera à tous les ouvriers qui travailleront à ses maisons , qui l'habilleront , qui le meubleront , qui fourniront par leur industrie à tous ses goûts. Celui qui vit des emplois , & celui qui vit du prêt de son argent , payeront des salaires aux mêmes espèces d'artisans ; & en achetant les productions de la terre , dont ils ne peuvent se passer , ils rembourseront au Propriétaire une partie des salaires qu'il aura payés aux Cultivateurs. Les Artisans occupés par les trois classes de riches , & par celle des Cultivateurs , entretiendront eux-mêmes par leurs consommations , d'autres ou-

vriers ; & tous payeront au Propriétaire de la terre , un tribut d'autant plus sûr , que la nécessité de leur subsistance en fera la répartition. L'abondance & le profit de ces échanges seront la mesure du superflu du peuple : moins les richesses seront partagées inégalement , plus la circulation sera abondante , & plus le produit des Finances sera considérable. Si la classe de ceux qui vivent des emplois , & celle des Rentiers , sont proportionnellement plus nombreuses & plus riches , à raison de leur industrie , que les autres classes : comme elles subsistent uniquement par le travail de celles-ci ; c'est une

30 LE COMMERCANT

espéce de premiere imposition sur tout le peuple , qui nuira nécessairement à l'imposition dont l'Etat a besoin.

Dans tous les cas , les Finances du pays dont nous venons de parler , seront évidemment bornées au plus grand degré d'activité que pourront avoir les échanges entre les habitans ; mais si nous y introduissons la quatrième & la sixième classe , le superflu des sujets augmente , les ressources des Finances s'étendent à l'instant. Plus ces nouvelles classes seront nombreuses , plus la somme du travail sera forte ; & plus la richesse nationale sera grande.

Il est donc essentiel , pour

calculer la force & la ressource des Finances d'un pays , de connoître la nature & l'étendue de son commerce avec les étrangers. En examinant la position de ce pays , celle des peuples avec lesquels il commerce , le caractere , les loix relatives au commerce , c'est-à-dire , les encouragemens , les facilités , les obstacles ou les gênes qu'elles apportent à l'industrie ; on pourra juger des progrès qu'a fait le commerce , de ceux qu'il peut faire , des pertes qu'il a effuyées , ou du déclin qui le menace.

Ces détails sont immenses , sans doute ; mais , sans eux , on ne peut se flatter d'avoir une

## 32 LE COMMERCANT

idée exacte de la force de l'Etat. Un seul exemple suffira , pour en découvrir l'importance. Supposons vingt mille familles occupées par le travail de la pêche destinée à la consommation des Etrangers ; il est évident que si vingt mille hommes , chez ces mêmes étrangers , viennent entreprendre cette même pêche, il y aura dans l'Etat un vuide , non - seulement du produit du travail de vingt mille hommes , mais encore de tous ceux qu'occupoit la consommation intérieure de ces vingt mille habitans réduits à l'inaction , & ainsi de suite. Dès ce moment , le produit des Finances baïsse ; en peu de tems ,

la population & les forces maritimes doivent diminuer. La perte seroit plus grande encore, si la pêche destinée à la consommation intérieure, venoit à être troublée ou à tomber; & sur-tout, si sa chute forçoit d'avoir recours aux pêcheurs étrangers. Supposons, au contraire, que les colonies d'un Etat se fortifient, & se mettent en valeur; qu'elles occasionnent un accroissement dans la navigation, de cent bâtimens; les forces maritimes, le travail de la métropole, augmentent en tout genre; le produit des Finances haussé, non-seulement en raison de la nouvelle valeur apportée

### 34 LE COMMERCANT

dans le commerce , mais beaucoup davantage ; parce qu'un million de nouvelle valeur fait produire , en circulant dans l'Etat , plus d'un million d'autres nouvelles valeurs , par l'excédent de consommation ordinaire que font ceux qui ont gagné le premier , & ainsi de suite. Quelqu'un oseroit-il penser qu'il est indifférent à la politique , je ne dis pas seulement de connoître exactement les effets de pareils événemens , mais de les prévoir ? Chaque jour le commerce des Etats éprouve de petites révolutions sourdes , soit d'accroissement , soit de décroissement , qui forment enfin un tout considéra-

ble , & dont on n'est averti que par les effets.

Ceux qui veulent étudier la force d'un pays , doivent aussi examiner la nature des impôts qui y sont établis , & leur combinaison. Les sources sont la partie la plus profonde : ce n'est point assez de les connoître ces sources ; il faut sçavoir si l'on en tire ce qu'elles peuvent rendre ; si la maniere d'y penser ne frustre point l'Etat d'une partie de ce qui lui appartient ; si on ne les tarit point , ou si un trop grand nombre de canaux ouverts au pied d'une même source , ne diminuent pas la force & l'utilité de chacun d'eux.

B vj

## 36 LE COMMERCANT

On connoît trois sortes de taxes positives ; l'une sur les immeubles ; la seconde sur les personnes ; la troisième , sur les consommations forcées de denrées vendues par l'Etat , ou qui lui payent de gros droits. On connoît aussi deux especes d'impôts volontaires : l'un sur les consommations nécessaires ; l'autre sur les consommations superflues. Il est impossible qu'une seule taxe fasse contribuer également toutes les classes du peuple , puisque leurs facultés sont inégales ; mais si chacune de ces classes étoit soumise à toutes les manieres de contribuer , il seroit impossible que quelqu'un de ces impôts ne vînt à nuire

à la perception des autres , à l'aisance générale , & dès lors , aux ressources publiques. La constitution politique , les pré-jugés , l'usage ou l'ignorance peuvent empêcher que les classes les plus riches contribuent dans la même proportion que les autres ; ou bien ne permettront d'établir que des impôts généraux , qui tombent toujours principalement sur les classes pauvres. Dans le premier cas , l'Etat ne jouit pas de toute sa force ; dans le second , la moindre augmentation produit la surcharge , le découragement , l'abandon du travail , & l'épuisement des sources. Celles-ci ne souffrent

### 38 LE COMMERCANT

pas moins d'un impôt , dont la nature est d'arrêter la consommation , que d'un impôt trop fort , qui rend cette consommation impossible. Il est encore des moyens de faire à l'Etat un fonds sur la vanité & les préjugés des citoyens ; mais ces moyens bons en eux-mêmes , peuvent quelquefois , s'ils sont portés à certains points , entraîner des abus funestes aux sources véritables de la Finance , & à la population.

En considérant sous ces aspects , les Finances d'un Etat , on parviendra à connoître sur quels fondemens est assise sa puissance ; ce qui soutient ses avantages & ses prétentions au-

dehors , si sa prospérité sera durable , si ses entreprises seront réglées sur ses facultés ; s'il pourroit suffire aux dépenses nouvelles que , dans certaines circonstances, exigeroient sa conservation , ou son agrandissement. Des notions vagues sont une bouffole infidele , & l'exemple du passé n'apporte pas toujours une instruction solide : les variations sont continues , soit dans les sources des Finances , soit dans les principes de l'administration ; les effets changent nécessairement avec les causes.

L'usage comprend encore , sous sa dénomination de Finance , le crédit public , qui

40 LE COMMERÇANT

n'est cependant qu'un moyen très - délicat de suppléer à la foibleſſe des Finances , & qui , pouſſé trop loin , parvient à les détruire. Plus le crédit de l'Etat lui a facilité d'emprunts , moins il lui en reste à faire ; mais le grand point est d'en déterminer à-peu-près la ſomme dans un cas de besoin. Chaque pays a des principes de crédit public relatifs , soit à sa constitution politique , soit à sa conduite paſſée , qui peuvent influer ſur ſa durée ; mais partout , la base d'un pareil calcul eſt la ſomme des impôts qu'il eſt poſſible de lever , ſans nuire à l'agriculture & au commerce. Si les sources de la Fi-

nance peuvent s'accroître , les bornes du crédit s'éloignent ; & ces bornes se rapprochent , si les sources de la Finance s'épuisent. En général , toutes les fois que l'Etat emprunte , il augmente les avantages & le nombre de ceux qui vivent du prêt de leur argent , c'est-à-dire , aux dépens du Propriétaire des terres , du cultivateur & de l'artisan. Mais la maniere d'emprunter peut augmenter ou diminuer ces avantages. Si l'emprunt a un terme , si le capital s'éteint annuellement , l'avantage du rentier sur les autres classes diminue : les sources de la Finance sont mieux ménagées , le cré-

## 42 LE COMMERCANT

dit conserve plus d'étendue. L'emprunt perpétuel finit par la surcharge de l'imposition , & par la chute du crédit.

De tous les abus qui peuvent s'introduire dans l'administration intérieure d'un Etat , les plus difficiles à réformer , sont , pour l'ordinaire , ceux des Finances. L'urgence du présent ne permet pas souvent de former des calculs éloignés ; & les désordres ruineux pour le public , tournent nécessairement à l'avantage de quelques particuliers assez puissans pour s'opposer au bien , ou assez riches , pour acheter des Protecteurs. Dans ces circonstances , ou bien l'étendue manque

dans les vues de ceux qui gouvernent, ou bien leur ame n'est point remplie de cette impulsion divine qui nous porte à nous dévouer à la Patrie. Lorsque la Providence envoie dans les Etats de ces hommes rares, il est très-important d'ouvrir les yeux sur toutes leurs opérations, parce qu'elles fixent en quelque façon, les principes sur lesquels il est utile à l'Etat de se régler. A mesure qu'après eux, on s'y attache plus fidélement, ou qu'on s'en éloigne davantage, les calculs qu'on pourra établir, seront plus justes. Dans tous ces cas, il convient d'étudier non-seulement l'avantage & le désavantage des

## 44 LE COMMERÇANT

méthodes pratiquées , mais la nature des principes que suit l'administration , afin de prévoir où elle conduira ; de remonter à l'origine des abus , d'approfondir les moyens d'y remédier , parce qu'alors on saura , si l'exécution en est compatible avec les préjugés , les usages de la Nation , avec la constitution politique , & le génie des Ministres.

Cette esquisse suffit pour faire concevoir combien des faits stériles , dans des mains ordinaires , peuvent développer de conséquences lumineuses à un homme appliqué & intelligent ; & les personnes désintéressées avoueront de bonne foi , qu'on

est hors d'état de parler sûrement de la force d'un pays, où l'on a négligé les examens que je viens de proposer.

Cet objet n'est pas le seul qui rende indispensable à un Politique, l'étude du commerce & des finances. On vient de voir qu'on ne sait rien sur cette dernière partie, si l'on ignore la première, puisqu'elle en est la source; mais la connoissance du commerce en particulier, est d'un usage continual pour ceux qui sont chargés des intérêts de leur pays chez les étrangers.

C'est le commerce qui constitue une partie de ces intérêts; il seroit absurde d'imaginer

46 LE COMMERCANT

qu'on puisse parler bien de ce qu'on n'entend point , ni conduire supérieurement une affaire dont on ne comprend même pas l'importance. Je ne parle pas uniquement des Traité s de commerce ; ils exigent une justesse , & une finesse particulière de vues dans la discussion des intérêts réciproques , non-seulement des parties contractantes entre elles , mais souvent même avec d'autres ; il faut sçavoir ce que l'on peut accorder , & comment on peut distinguer l'apparence de la réalité dans les équivalens que l'on doit obtenir ; connoître le cours ordinaire du commerce , prévoir les moyens de le tourner

à son avantage , ou de l'éten-  
dre.

Les principes généraux dans cette matière , conduisent à une infinité de détails , dont on ne peut sortir qu'avec une science locale , & des combinaisons méchaniques , trop peu familières à un Ministre , pour n'avoir pas besoin d' excellens guides ; mais les principes & l'habitude de les appliquer aux détails qui se présentent , lui indiqueront la route générale qu'il doit suivre ; lui développeront l'importance des faits , & les suites qui doivent en résulter pour l'Etat : sans la connoissance politique du commerce , comment est-il possi-

## 48 LE COMMERCANT

ble de se faire une idée nette des objets qu'on doit examiner , d'étendre ses vues , & se préparer des avantages ? Quelle espece de protection peut-on accorder aux Négocians qui attendent le besoin pour la réclamer ? Sçaura-t-on même les questionner , les encourager , les rassurer ? Quelle réponse peut-on faire aux difficultés des Ministres à qui l'on demande , ou des graces , ou la jouissance d'un droit ? Quel parti est-on en état de prendre dans des cas pressés & imprévus , sur une infinité de points ? une instruction ne peut que tracer l'esprit général de la conduite qu'on doit tenir ; le

le zèle , l'application & l'intelligence sont censés y suppléer ; mais une expérience fâcheuse nous apprend que l'activité des hommes se rebute facilement sur les objets qui leur reprochent leur ignorance , & souvent la vanité les conduit à penser qu'on peut les regarder avec indifférence.

C'est souvent chez les peuples avec lesquels on commerce le moins , qu'il convient de posséder le mieux la science du commerce , soit pour trouver les moyens toujours difficiles de l'y établir , & par-là d'intéresser les sujets à l'union des gouvernemens ; soit parce que ce sont des concurrens dont

50 LE COMMERÇANT

on se passe , & qui , loin d'avoir des besoins , voudroient seuls pourvoir à ceux de l'Univers. Dans cette dernière hypothèse sur - tout , il faut un usage continual du calcul , afin de connoître la méthode employée par un peuple , pour supplanter ses rivaux dans chaque branche , le revenu qu'il tire de chacune , les ressources que l'Art & la Nature lui fournissent pour remplir ses desseins , les désavantages de sa position , les fautes qu'il fait. Ces recherches , d'autant plus épineuses , qu'on trouve moins de Négocians de sa nation , dont on puisse apprendre les détails , sont cependant indis-

pensables , pour savoir comment un peuple a gagné la supériorité ; comment il peut la conserver ou la perdre , quelle conduite il convient de lui opposer pendant la guerre , ou pendant la paix , & principalement , pour savoir profiter de ces momens précieux & irréparables , où la prudence d'une nation s'endort quelquefois. On ne manque point de gens , dont les jugemens sont assez légers , quoique prononcés dogmatiquement dans les affaires les plus sérieuses , pour croire que les choses vont naturellement à leur but , & qu'il faut , sans tant d'inquiétude , abandonner le commerce à son pro-

## 52 LE COMMERCANT

pre cours. Ces personnes ont raison, sans doute, d'imaginer que toutes choses tendent à l'équilibre; mais le commerce ne s'y met pas pour cela, tant qu'il trouve des obstacles supérieurs. Comme l'eau qui suivit sa pente, est souvent déterminée par une digue, à quitter son cours naturel: une liberté égale & générale dans tous les Etats, sans protection, ne feroit pas revivre également le commerce par-tout: parce que le degré d'industrie n'est point égal chez tous les hommes; & que, moins un peuple a l'habitude du travail, plus il a besoin d'être fortement sollicité à travail-

ler. Aussi tous les gouvernemens ont reconnu la nécessité d'exercer leur protection envers l'industrie des sujets; tous d'abord, par excès de zèle, ou par le défaut de réflexions, ont assujetti l'action du commerce à leur protection, les plus habiles sont parvenus par degrés à se contenter de guider, de soutenir, d'animer l'action du commerce.

Il convient donc nécessairement de connoître & de comparer les principes que suit chaque Etat, dans les loix qu'il dicte aux hommes industriels, les avantages qu'il leur accorde, la chaleur qu'il apporte à soutenir leurs intérêts; c'est sur

C iij

## 54 LE COMMERÇANT

ces parallèles exacts & médités , que la politique pourra former des combinaisons. Si , dans quelques occasions , l'activité d'un peuple a été plus forte que de mauvaises loix , il n'en faut rien conclure , sans avoir examiné les fautes que ses rivaux ont faites dans le même tems ; & il en résultera toujours que cette activité mieux dirigée , eût eu des effets encore plus utiles.

Si j'ai réussi à démontrer que l'étude du commerce & des finances doit occuper ceux qui entrent dans la carriere de la politique , il est naturel d'en conclure que l'homme d'Etat est certainement celui dont le

coup d'œil juste , prompt & décisif embrasse le plus d'objets à la fois. Celui qui veut mériter véritablement ce titre , doit posséder des principes certains & réfléchis sur chacune des parties de l'administration , connoître nettement les principaux détails de chacune dans son propre pays , & dans les autres.

Il seroit aussi peu sûr d'apprécier trop , que de ne pas priser assez la puissance de ses voisins ; on tomberoit dans de grandes fautes , soit en présument trop de ses propres forces , soit en ignorant leur étendue. C'est pour éviter ces deux écueils , que le génie d'un Ministre enfante les expédiens ; la va-

## 56 LE COMMERCANT

riété de ses connoissances en indique la possibilité, & son jugement en dirige le choix. Mais, pour ne point sortir de notre objet, les connoissances économiques paroissent la base essentielle de tous les plans que peut former un homme d'Etat; car ni les nations, ni les particuliers ne peuvent entreprendre au-delà de leurs forces, sans s'exposer à la honte & à la ruine qui suivent l'exécution des desseins téméraires. Les loix du duel ne sont point celles de la politique d'un Etat; il lui seroit même bien plus honorable de ne réclamer ses droits, qu'avec la certitude de les reprendre: que de précipiter une ven-

geance incertaine , & qui reculeroit peut-être plus long-tems ses effets.

Si , à l'étendue du génie , nécessaire pour concevoir un grand dessein , on joint la connoissance des moyens de l'exécuter , on pourra en assigner le tems ; les opérations qui doivent y concourir tendront toutes à un même but & au terme marqué , l'équité guidée par la prudence , sera couronnée par la victoire.

Les moyens d'exécuter un grand dessein , sont principalement les ressources intérieures d'un Etat ; sa population , son commerce , & ses finances qui dérivent des deux autres ;

58 LE COMMERCANT  
son crédit qui suit assez exacte-  
ment la proportion de ses fi-  
nances.

Par l'examen de ces moyens,  
on parvient à connoître de  
quels efforts extraordinaires l'Etat  
est capable ; pendant com-  
bien de tems il peut les soute-  
nir ; à prévoir l'effet que pro-  
duiront ces efforts sur le corps  
politique ; si l'objet qu'on se  
propose l'en dédommagera réel-  
lement.

Le même examen sur les res-  
sources intérieures des Etats ,  
avec lesquels on a des différends  
à terminer par la force , est né-  
cessaire , pour établir une com-  
paraison , dont dépendra une  
infinité de combinaisons essen-  
tielles.

On pourra apprécier l'utilité des secours étrangers ; les dommages respectifs que peut occasionner la guerre ; jusqu'à quel point les événemens heureux ou malheureux peuvent influer sur les résolutions des deux parties ; le degré auquel la paix deviendra nécessaire à l'un des deux ; quels sacrifices il sera forcé de faire pour l'obtenir ; ceux que l'on doit exiger pour sa sûreté ; enfin la proportion des ressources réciproques pour se rétablir.

Toute entreprise qui se trouveroit dépourvue de ces considérations préliminaires , faites avec la profondeur & l'exactitude qu'on doit apporter dans

C vj

60 LE COMMERCANT

ces matieres , ressembleroit moins à une démarche politique , qu'à l'emportement d'une passion aveugle.

Lors même que la justice & la bonne foi qui font le plus solide fondement de la réputation d'un Etat , ne lui permettent point de former des projets au dehors ; sa conservation exige qu'il ait sans cesse les yeux ouverts sur ce qui se passe chez les voisins. L'équité des hommes n'est point assez sûre en général , pour se reposer sous son ombre ; l'homme d'Etat veille , & combine sans relâche les divers accroissemens de forces , que les arts de la paix ap portent dans chaque So-

ciété ; il apprend les méthodes les plus propres à conserver ou à augmenter la proportion de celles dont son pays doit être revêtu. Egalement jaloux de repousser l'injustice , & de la fuir , il parvient par sa prudence & sa modération , à dégoûter ses rivaux d'une violence honteuse & inutile.

C'est par de semblables recherches qu'il pourra connoître & établir l'équilibre maritime si nécessaire à l'Europe , & qui semble ignoré d'elle , tandis qu'un vain phantôme d'équilibre sur terre lui a fait inutilement répandre des flots de sang. L'art de ceux qui se trouvoient intéressés à faire valoir le

prestige , pour détourner les yeux d'un objet plus réel , a réussi au point de faire oublier que l'équilibre sur terre est inaltérable par sa nature , puisque toute conquête capable de le rendre chancelant , réfroidit nécessairement les alliés du conquérant , lui suscite de nouveaux ennemis , & les réunit tous contre lui. On n'envahit point les provinces , sans un éclat qui porte au loin les alarmes , & sans des efforts qui consument le vainqueur.

Mais , un despotisme maritime peut s'établir sourdement , sur-tout s'il est favorisé par l'indolence de ceux même aux-quels il prépare des fers ; son

invasion est subite , impétueuse ; l'étendue de son empire en assure la durée ; il le gouverne avec un sceptre d'airain ; & les Nations étonnées réclament en vain des droits que la Nature leur avoit confiés pour un meilleur usage.

Les combinaisons formées pour la conservation de la balance sur terre , entre les Etats élevés sur les débris de l'Empire des Romains , ont varié constamment , avec leurs positions différentes ; à peine l'idée de l'équilibre maritime est-elle ébauchée , que notre politique moderne est au-dessous de celle dont les petites Républiques de la Gréce nous ont donné l'exemple ?

## 64 LE COMMERÇANT

La connoissance seule du Commerce des divers peuples, peut aider à fixer les proportions de l'équilibre maritime. L'homme d'Etat calcule la portion de forces que le Commerce naturel doit communiquer à chacun d'eux ; il s'étudie à la lui conserver , & même sans se dépouiller indiscrètement du nécessaire ; il fait modifier à propos les loix rigoureuses de son propre intérêt , pour accroître la puissance des faibles , & les exciter plus vivement à la conservation commune. C'est ainsi que les matelots de toute l'Europe gagnent par le commerce de la France ; au lieu qu'un acte de

navigation sépare un peuple de tous les autres ; & s'il facilite les vues de son Commerce , par l'accroissement de sa marine , aussi-bien que par le déclin forcé de celle de tous les autres : il avertit au moins du danger commun , ceux qui sont capables de connoître leurs véritables intérêts.

Peu de personnes refuseront de convenir de l'utilité des études dans les matières économiques ; mais quelques - unes effrayées de la multitude des connaissances que je semble exiger , croiront peut-être qu'il est impossible de les rassembler , & que la préférence est dûe aux plus éclatantes. Il est bon

## 66 LE COMMERCANT

d'observer d'abord que cet éclat que nous recherchons en toutes choses, préférablement au solide, ne réussit qu'auprès de la multitude. Elle n'a point d'intérêt à voir plus qu'on ne lui montre ; elle ne s'en donne ni le tems ni la peine ; & ses suffrages ne contribuent point à la satisfaction intérieure de celui qui les reçoit. Dans les affaires, au contraire, les hommes sont jugés sur le fond & sur les œuvres. Que serviroit à un Magistrat la connoissance du droit Romain, des loix des Francs & des Lombards, s'il appliquoit ses principes sans justesse ; s'il ignoroit la Coutume des parties qu'il juge. On

doit donc établir pour principe, que dans une science, même la plus étendue, telle que celle de la politique, la considération & la réputation des demi-Sçavans ne peut être médiocre.

Mais, la première partie de l'objection, sur l'impossibilité de réunir tant de connoissances diverses, est la plus intéressante. On doit avouer que l'entreprise a des difficultés, comme toutes celles qui sont glorieuses : cependant, le préjugé seul nous la peint impossible, & l'expérience de tous les pays le dément. C'est dans les défauts de notre éducation, que nous devons le plus souvent chercher les causes d'un sem-

## 68 LE COMMERÇANT

blable découragement. Je ne parle point de celle que nous recevons dans l'enfance qui , en général , ne peut être plus mauvaise ; mais de celle que nous nous donnons à nous-mêmes , lorsque nous avons choisi un état. Pour la plûpart des hommes , cette destination n'est qu'un métier de famille ou de routine. Les premières années sont employées à forcer la nature , pour faire goûter le ridicule , & parvenir à en donner l'exemple. L'ambition succede immédiatement à la frivolité ; on se hâte de couvrir des mœurs dépravées , une imagination déréglée , une paresse d'ame tournée en habitude , d'une

teinte légère d'études mal dirigées. On forme aussi-tôt des prétentions ; l'intrigue en est l'appui : elle achieve de consumer le peu de tems qu'on auroit pu donner à régler son esprit, à meubler sa mémoire.

Si, au contraire, on s'appliquoit de bonne heure à partager son tems entre les amusemens modérés de la Société, & l'étude des premiers principes de toutes les connoissances dont on doit faire un fond : si l'on fréquentoit les personnes dont la conversation peut être instructive ; si le desir d'apprendre formoit l'habitude insensible de réfléchir sur toutes les choses que l'on voit, d'en chercher les

70 LE COMMERCANT  
causes & les effets , on se trou-  
veroit imperceptiblement , &  
sans efforts , dans la route qui  
mène au grand. Le point capi-  
tal pour ceux qui doivent réu-  
nir plusieurs parties , c'est de  
les réunir dans un bon ordre , &  
de distinguer celles qu'ils doi-  
vent approfondir , de celles dont  
ils peuvent se contenter d'avoir  
une idée nette. Pour se la pro-  
curer , il convient de marcher  
droit aux grands principes , d'en  
faire quelques applications sur  
les détails , pour en compren-  
dre la force & l'étendue ; d'en  
suivre les conséquences & l'en-  
chaînement général , toujours  
relativement à l'Etat.

Cette méthode exige bien

moins de tems , que d'application & de suite dans les idées. A mesure qu'une connoissance est acquise , on passe à une autre , & lorsqu'elles ont des rapports , on les cherche , on les combine ; on parvient à les fixer dans son esprit , de manière qu'ils y soient toujours présens. Il est possible , mais long , de remonter du particulier au général ; les circonstances varient à l'infini ; la maxime que l'on s'est proposée dans une occasion , devient insuffisante dans une autre ; parce qu'on ne voit jamais qu'une seule chose à la fois. Au contraire , en descendant toujours

72 LE COMMERCANT

du général au particulier , on est sûr de ne rien oublier , & d'embrasser du même coup d'œil toutes les faces de l'objet qu'on se propose d'examiner.

Il faut avouer que rien n'est plus propre à former des sujets à l'Etat , & n'abrege plus les difficultés du travail , que l'usage de traiter en public , les matières économiques. A mesure qu'une science devient plus commune , elle se réduit , pour ainsi dire , & se dépouille de cet air sauvage ou embarrassé dont elle paroît revêtue dans les commencemens. La raison en est facile à donner. Cette science devient un objet de la conversation

conversation qui n'admet que des idées simples , mais lumineuses ; les vrais principes étant une fois reconnus & reçus , la difficulté toujours épineuse de les établir se trouve épargnée.

Il est d'expérience qu'une Nation éclairée est plus facile à bien gouverner ; & si la lumière ne dissipe pas les passions ni les intérêts particuliers , au moins elle gêne , & les réduit , ou à se taire , ou à diminuer leurs prétentions injustes. On ne peut pas dire non plus qu'il soit dangereux d'éclairer , par des écrits politiques , les Etrangers sur des

D

74 LE COMMERCANT

objets dont ils ne peuvent troubler l'ordre : l'attention qu'ils peuvent faire à ces sortes d'écrits , sera moins à craindre , à mesure que l'administration y en apportera davantage.

L'excès de la gêne & de la liberté de la presse peuvent également produire , & nourrir cette licence odieuse qui fuit par-tout le grand jour , & qui trouve , quand elle veut , où préparer ses poisons dans l'obscurité. Il est aisé de remarquer que cet esprit méprisable est incompatible avec l'étude & l'amour des matières utiles à l'humanité : une sage liberté de les traiter élève l'ame des

Ecrivains qui s'en occupent ,  
& comme ils ne peuvent être  
animés par aucun autre mo-  
tif que le service du Prince ,  
& leur Patrie , ils scavent se  
tenir dans les bornes du res-  
pect & de la soumission dûs  
aux Magistrats.

***F I N.***



